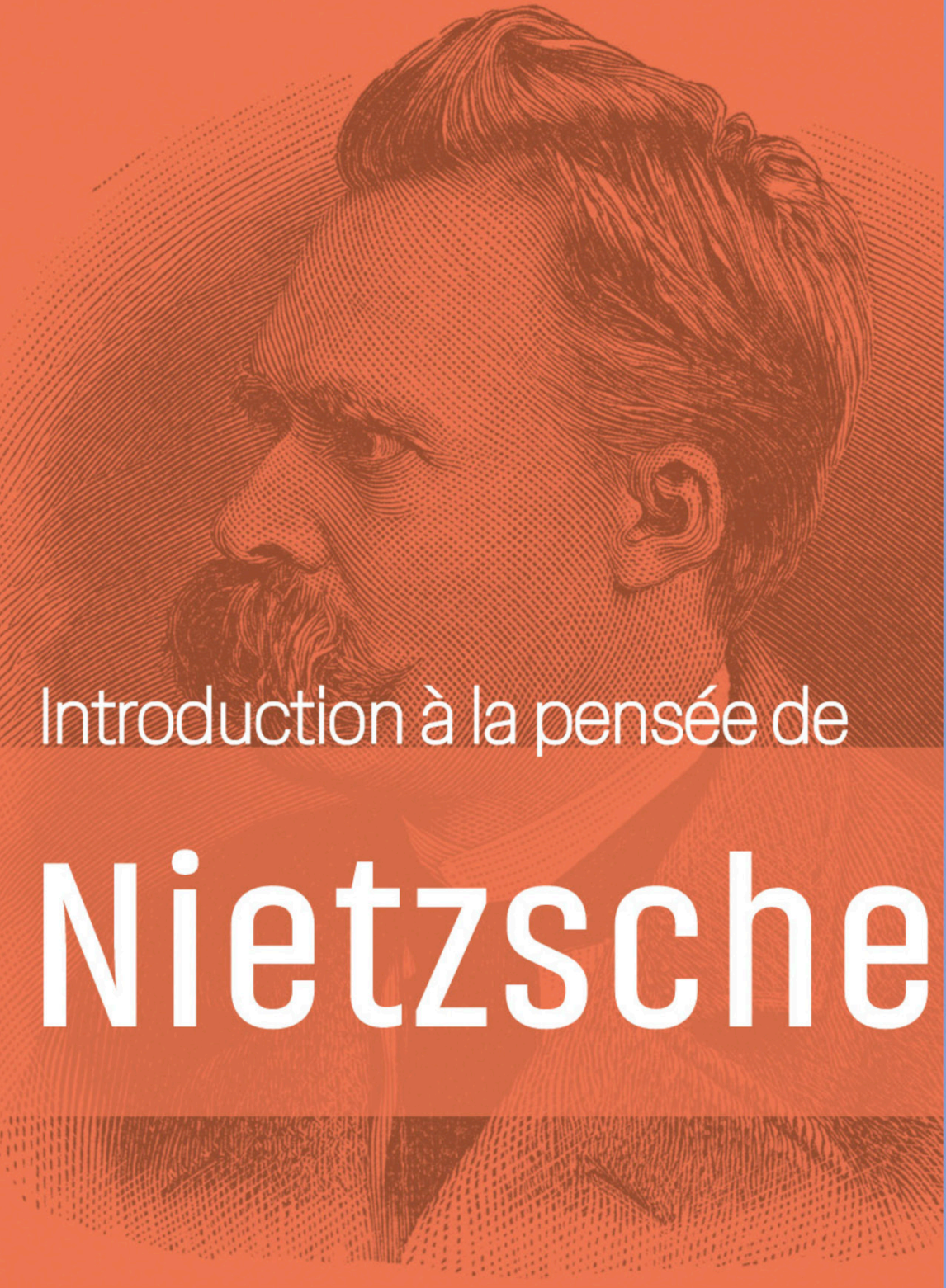

# Introduction à la pensée de

# Nietzsche

Camille Dejardin

ellipses



# Introduction à la pensée de

# Nietzsche

Camille Dejardin

ellipses

**Conception graphique couverture :** Nathalie FOULLOY
**Conception graphique intérieur :** Claire BOUCHE
**Mise en pages :** Soft Office

ISBN 9782340-113053
Dépôt légal : février 2026
©Ellipses Édition Marketing S.A.
8/10 rue la Quintinie 75015 Paris




Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editions-ellipses.fr

# Sommaire

Avant-propos ..... 5

Partie I

**Qui était Nietzsche ?** ..... 9

1. Quelques jalons de la vie et de l'œuvre de Nietzsche ..... 10
2. « Pourquoi je suis un destin » : en quoi le parcours de Nietzsche éclaire-t-il l'évolution de sa pensée ? ..... 15

Partie II

**Comment lire Nietzsche ?** ..... 37

1. Comment accéder aux œuvres de Nietzsche ? ..... 38
2. Par quoi, par où commencer ? ..... 40
3. Et les commentaires ? ..... 44

Partie III

**Quelles sont les grandes idées de Nietzsche ?** ..... 45

1. La vie comme interprétation et comme production de valeurs ..... 50
2. La culture comme symptôme et comme terreau de la puissance ..... 63
3. Le philosophe « esprit libre », « médecin de la culture », « artiste créateur » ou « législateur » des valeurs ..... 97
4. Le christianisme, voilà l'ennemi ..... 117
5. Du « dernier homme » au « surhumain » ..... 160

Partie IV

**Provoc' & préjugés : Nietzsche était-il… ?** ..... 201

1. Vie et personnalité ..... 203
2. Herméneutique, ontologie et éthique ..... 212
3. Politique et appropriations ..... 218
4. Quelques mots des titres de Nietzsche ..... 225

Partie V

**Dialogues, duels, postérité : quelle place pour Nietzsche dans l'histoire de la philosophie ?** 231

1. Dialogues : quels sont les inspirateurs de Nietzsche ? 234
2. Duels : quelles sont les principales cibles de Nietzsche ? 248
3. Postérité : quels auteurs Nietzsche a-t-il directement inspirés ? 262

Bibliographie 277

# Avant-propos

## Encore un livre sur Nietzsche ?

Si le philosophe allemand semble résister encore et toujours – à dessein – aux tentatives d'interprétation qui voudraient le couler dans le moule de la tradition alors qu'il ambitionnait de rompre avec elle, on peut s'interroger sur la pertinence de multiplier les ouvrages prétendant introduire à sa philosophie. De deux choses l'une : soit Nietzsche est un philosophe comme les autres, auquel cas tous les ouvrages parus ont déjà sûrement dit de lui tout ce qu'il faut en savoir ; soit il est à nul autre pareil, impénétrable, insondable, auquel cas il demeure vain de chercher à l'expliquer. Ne resterait qu'à le lire, le relire, jusqu'à ce qu'un sens surgisse pour nous, sans autre garantie de son exactitude que le sentiment qu'il nous aura insufflé.

La vérité est certainement entre les deux. Nietzsche est à la fois un philosophe de plein droit et le philosophe chez qui la philosophie est révolte, violence et mise à bas de la dialectique et de la raison, au point qu'on ne saurait saisir son entreprise sans mesurer la violence qui l'habite et la portée pourrait-on dire méthodologique de celle-ci. Il est donc difficile d'entrer dans sa pensée tant elle déroute les héritiers de Descartes ou de Platon que nous sommes : selon la plupart des critères habituels, sa méthode est une anti-méthode, d'où la nécessité d'être accompagné pour la saisir.

Toutefois son œuvre recèle une cohérence, une intégrité que rendent de plus en plus manifeste les études qui, loin de se cantonner à la récupération ponctuelle de tel ou tel propos coupé de son contexte, s'attachent à *disposer* le lecteur à se plonger dans sa tournure d'esprit et sa démarche de « dynamitage » des préjugés métaphysiques. Et on peut penser que de nombreuses études récentes pénètrent ou épousent plus adéquatement le mouvement de la pensée nietzschéenne que celles à qui l'on doit divers préjugés

résumant l'homme et son œuvre à quelques points saillants, souvent simplistes, parfois tout à fait faux (Nietzsche individualiste, Nietzsche relativiste, Nietzsche nazi…), qui ont émaillé le siècle précédent. Il y aurait donc malgré tout une sorte de « progrès » dans l'exégèse nietzschéenne, qui encouragerait à mettre à jour les façons d'entrer dans cette pensée souvent déroutante pour en comprendre la richesse, qu'on la fasse sienne ou non.

Mais la question initiale se pose toujours : pourquoi un *nouveau* livre sur Nietzsche, quand tout semble avoir été écrit, y compris dans les dernières années, et y compris dans cette maison d'édition ? L'éclairant ouvrage *Nietzsche* paru dans la collection « Pas à pas », par exemple, remplit pleinement sa mission, en conduisant le lecteur étape par étape dans le dédale de la pensée nietzschéenne. De niveau déjà soutenu quoique d'une progressivité limpide, il est sans aucun doute à conseiller à un étudiant ou à toute personne curieuse qui aurait déjà commencé à lire Nietzsche et s'avouerait perplexe, y compris après la lecture du présent ouvrage. D'autres travaux sont dans le même cas, chez des éditeurs variés.

Notre ouvrage ne prétend ni s'y substituer, ni leur faire concurrence. Il se propose de les compléter ou de les précéder en proposant un nouveau parcours. Aussi notre propos pourra-t-il être lu avant toute première rencontre avec le texte nietzschéen *in extenso* tout comme il pourra en éclairer la lecture après coup, point par point. Car il peut être lu linéairement, avec un degré de précision croissant, mais également en cheminant thématiquement via les renvois, selon la question qui intéressera prioritairement le lecteur.

Balisé par des repères conceptuels (en marge gauche) et un système de renvois en forme d'hyperliens (en marge droite), il tentera de répondre aux interrogations les plus fréquentes au sujet de l'œuvre et de la philosophie de Nietzsche – questions qui ont été et demeurent toujours celles de l'auteur de ces lignes, puisqu'on n'a jamais fini d'approfondir une telle rencontre. Enfin, originalité, peut-être, de cet ouvrage qui se veut un *vade-mecum* pour appréhender l'importance de

Nietzsche dans l'histoire de la philosophie qu'il comptait « couper en deux », la dernière partie propose une sélection d'extraits brièvement commentés permettant de confronter Nietzsche à ses prédécesseurs et à ses successeurs, à ses ennemis intellectuels et à ses (quelques) sources d'inspiration reconnues, ainsi que d'appréhender les traces qu'il a laissées dans le paysage intellectuel jusqu'à nos jours.

Au total, nous espérons que ce nouvel ouvrage, sans autre prétention que d'initiation, constituera une introduction claire et stimulante à l'OPNI (Objet Philosophique Non Identifié) que fut Nietzsche, et éclairera sa lecture, qu'il n'entend en aucun cas remplacer.

Bonne promenade, donc, à la découverte de Nietzsche !

PARTIE I

# Qui était Nietzsche ?

1

# Quelques jalons de la vie et de l'œuvre de Nietzsche

**1844** : Naissance de Friedrich Nietzsche en Prusse, d'un père pasteur luthérien et d'une mère très pieuse dont il restera, sa vie durant, à la fois proche jusqu'à la dépendance et éloigné idéologiquement jusqu'à la haine. Friedrich a pour cadets un frère, Ludwig, et une sœur, Elizabeth, future épouse Förster, avec qui il entretiendra également des relations ambiguës entre attachement et détestation. Nietzsche perdant son père en 1848 et son frère en 1850, ce sont les femmes de sa famille qui s'occupent de lui, rôle qu'elles retrouveront après qu'il aura perdu la raison.

**1852** : Premières migraines.

**1858-1864** : Études au prestigieux collège (pensionnat) de Pforta. Fondation, avec quelques amis, de la petite société « Germania » visant à échanger des poèmes, des compositions et des projets. Écrits de jeunesse et premières conférences de philologie (retrouvés mais non publiés), ces tâtonnements s'étalant jusqu'en 1870. Nietzsche s'intéresse à la poésie, à la littérature et surtout à la musique de l'Antiquité jusqu'à son époque. Alors qu'on le destine à des études théologiques, sa foi est de plus en plus ténue.

**1864** : Entrée à l'université de Bonn, d'abord en théologie puis, quelques mois plus tard, en philologie.

**1865** : Afin de suivre le latiniste Friedrich Wilhelm Ritschl, professeur de philologie qui l'a pris sous son aile, départ pour Leipzig où Nietzsche finira son doctorat.

**1866** : D'après Nietzsche lui-même au crépuscule de sa vie, possible contamination par la syphilis. Les débats restent ouverts quant à la nature de la maladie qui le rongera jusqu'à la folie, la paralysie et une mort prématurée : syphilis ? tumeur au cerveau ? autres troubles nerveux ? À la même période, lecture de Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation* (1819), de Lange, *Histoire du matérialisme* (1866), et (re)lecture des *Essais* d'Emerson, découverts plus tôt et appréciés au moins jusqu'en 1874.

**1868** : Découverte de l'opéra de Wagner et, via une connaissance commune, début de l'amitié avec Richard Wagner et sa seconde épouse, Cosima (fille du compositeur Franz Lizst et de la femme de lettres Marie d'Agoult dite Daniel Stern, et ex-femme du chef-d'orchestre wagnérien Bülow), dont Nietzsche a peut-être été aussi secrètement amoureux.

**1869** : Obtention d'une chaire de philologie classique (étude des textes grecs et latins antiques) à l'université de Bâle dont il devient ainsi, à 24 ans, le plus jeune professeur. Achèvement de son doctorat lui conférant le titre de docteur *ès* philologie de l'université de Leipzig.

**1870** : Bref engagement volontaire comme infirmier dans la guerre franco-prussienne et démobilisation rapide pour cause de diphtérie. On peut y voir la source du profond antimilitarisme qui ne quittera plus Nietzsche.

**1872** : Première publication majeure : *La Naissance de la tragédie à partir de l'esprit de la musique*, rééditée en 1886 sous le titre *La Naissance de la tragédie. Hellénisme et pessimisme*, rompant avec la philologie. La même année, Nietzsche soumet au célèbre chef-d'orchestre Hans von Bülow sa composition *Manfred-Meditation* (Manfred étant le héros d'un drame de Lord Byron), que l'intéressé refuse en la qualifiant de « viol

d'Euterpe ». Dans les cercles wagnériens, Nietzsche rencontre le philosophe Paul Rée et l'intellectuelle féministe Malwida von Meysenbug.

**1873** : « Vérité et mensonge au sens extra-moral », écrit non publié et redécouvert à titre posthume.

**1873**-**1876** : *Considérations inactuelles*, en quatre parties. 1873 : « David Strauss, l'apôtre et l'écrivain » (ou « sectateur et écrivain ») ; 1874 : « De l'utilité et de l'inconvénient des études historiques pour la vie » ; 1874 : « Schopenhauer éducateur » ; 1876 : « Richard Wagner à Bayreuth ».

**1875** : Premier accès de maladie alarmant.

**1876**-**1882** : Période d'élaboration du concept d'« esprit libre ».

**1878** : Rupture explicite avec Wagner. Amitié avec Paul Rée. Parution d'*Humain, trop humain* (aussi traduit par *Choses humaines, trop humaines*). *Un livre pour les esprits libres*. L'ouvrage sera réédité en 1886 en deux volumes, chacun précédé d'une nouvelle préface et incluant des modifications : le volume I, majoritairement la première version du livre, et le volume II, constitué des textes « Opinions et sentences mêlées » et « Le voyageur et son ombre » (voir ci-après). Le livre suscite l'indignation de l'entourage de Nietzsche, à commencer par sa sœur.

**1879** : Sorte de mise à la retraite anticipée de l'université de Bâle, avec pension, pour raisons de santé. Rédaction des textes « Opinions et sentences mêlées » et « Le voyageur et son ombre » qui deviendront, en 1886, le deuxième volume publié d'*Humain, trop humain*.

**1881** : *Aurore. Pensées sur les préjugés moraux*. Lors d'un voyage en Suisse et d'une randonnée à Silvaplana, révélation de « l'éternel retour ». Début de la période réputée « psychologique » et « positiviste » de Nietzsche, avec des idées inspirées de l'utilitarisme et de l'évolutionnisme.

**1882** : Rencontre de la jeune Louise von Salomé, dite Lou, future épouse Andreas et destinée à devenir intellectuelle et psychanalyste, avec qui Nietzsche et Rée, tous deux amoureux d'elle, formeront un trio intellectuel et platonique pendant un an. Publication du *Gai Savoir*, qui sera réédité en 1887 avec un nouveau sous-titre se référant explicitement à l'art des troubadours occitans (« *La Gaya Scienza* ») et plus tard augmenté des « Chants du prince Vogelfrei » (composés entre 1883 et 1884), d'une préface et d'un cinquième livre (écrits en 1886).

**1883-1885** : Parution d'*Ainsi parlait Zarathoustra. Un livre pour tous et pour personne*, initialement en trois parties (échec de librairie), qui seront augmentées d'une quatrième partie avec un tirage à 40 exemplaires en 1885.

**1885** : Au grand dam de Friedrich, mariage d'Elizabeth Nietzsche avec Bernhard Förster, antisémite notoire qui essaiera de fonder une colonie de « race pure » au Paraguay en 1886, avant de se suicider en 1889 à la suite de son échec.

**1886** : *Par-delà bien et mal. Prélude à une philosophie de l'avenir*. Nietzsche procède également à la réédition de la plupart de ses livres antérieurs avec une nouvelle préface.

**1887** : *Généalogie de la morale* (dite aussi : *Éléments pour une généalogie de la morale*). *Un écrit polémique.*

**1888** : Prise de conscience du caractère incurable de sa maladie nerveuse. *Le Crépuscule des idoles. Comment on philosophe avec un marteau*, ouvrage en onze parties se voulant un résumé de la philosophie de l'auteur à ce stade de son élaboration. *Le Cas Wagner*, pamphlet faisant de Wagner le symbole des maux de son temps. Rédaction des poèmes *Dithyrambes à Dionysos* qui paraîtront en 1892 ; de *L'Antéchrist. Imprécation contre le christianisme* (ou : *Malédiction du christianisme*) qui sera publié en 1896 ; et de l'autobiographie à la fois philosophique, philologique et sarcastique *Ecce homo. Comment l'on devient ce que l'on est*, qui sera publiée à titre posthume en 1908.

**1889** : En janvier, Nietzsche sombre définitivement dans la folie ; il est interné puis recueilli par sa famille. Sa sœur, devenue veuve, prend en charge ses soins mais aussi la publication de plusieurs des ses écrits, dont certains sont modifiés.

**1897** : Mort de Franziska, mère de Nietzsche.

**1900** : Mort de Nietzsche après douze ans de démence pendant lesquels il se sera tour à tour identifié à Dionysos, à Zarathoustra et même au Christ (signant certaines de ses lettres « le Crucifié »).

2

## « Pourquoi je suis un destin » : en quoi le parcours de Nietzsche éclaire-t-il l'évolution de sa pensée ?

On a l'habitude, souvent salutaire, de se méfier des explications biographiques de l'œuvre d'un auteur. Contre « la méthode de Sainte-Beuve[1] », on rappelle à juste titre qu'une pensée excède largement la vie qui l'a inspirée, même si elle en émane. La vie et l'œuvre de Nietzsche semblent pourtant faire exception à cette règle tant elles furent entrelacées et tant y est exalté l'aspect évolutif, au sens organique, d'une recherche de vérité (fût-elle que « la vérité » n'existe pas !) qui fut aussi une recherche de soi et de dépassement de soi.

Nietzsche ne cesse de *devenir qui il est* au fil de ses écrits[2], et l'aspect à première vue hétéroclite ou incohérent de son œuvre – alternant exposés systématiques, écriture aphoristique, poèmes en vers ou en prose et pamphlets – ne peut être élucidé qu'à la faveur d'une approche de leur élaboration à même de mettre en évidence les problèmes que l'auteur affronte et surmonte successivement, revenant sur des questions antérieures, y proposant de nouvelles solutions, forgeant et affinant ses thèses à mesure que sa vision s'aiguise et que certaines illusions se dissipent. Comme l'écrit Paolo d'Iorio, « les bons interprètes doivent

1. Marcel Proust, *Contre Saint-Beuve* : « cette méthode, qui consiste à ne pas séparer l'homme et l'œuvre, à considérer qu'il n'est pas indifférent pour juger l'auteur d'un livre, si ce livre n'est pas un "traité de géométrie pure", d'avoir d'abord répondu aux questions qui paraissaient les plus étrangères à son œuvre (comment se comportait-il, etc.), [...] méconnaît ce qu'une fréquentation un peu profonde avec nous-mêmes nous apprend : qu'un livre est le produit d'un autre moi que celui que nous manifestons dans nos habitudes, dans la société, dans nos vices. » La pensée de Nietzsche, selon laquelle l'alimentation compte autant que l'instruction pour expliquer la naissance d'une réflexion, contredit sciemment cette hypothèse.

2. Comme la formule « Pourquoi je suis un destin », l'expression « Comment l'on devient ce que l'on est » figure dans *Ecce homo*, dont elle est le sous-titre.

apprendre à lire chronologiquement et génétiquement », « en gardant toujours à l'esprit la différence entre les textes publiés et les expériences de pensée que le philosophe a menées dans son laboratoire[1] »… mais en se souvenant aussi que sa vie et son œuvre furent, à grande échelle, le « laboratoire » *in vivo* d'une pensée dont il espérait qu'elle changerait la face du monde.

Comprendre Nietzsche, c'est donc s'efforcer de comprendre une pensée en mouvement qui passe par l'autre pour « incorporer » ce qui lui correspond, le digérer et utiliser l'indigestible, le rebut, comme moyen de se spécifier par approfondissement comme par antagonisme. Avoir à l'esprit sa biographie s'avère donc important non seulement pour surmonter l'apparente versatilité de ses positions mais surtout pour prendre conscience du fait que son œuvre appelle une certaine discipline de lecture. Non seulement saisir ce que voulait dire l'auteur exige de bien le lire et le relire, comme lui-même le réclamait[2], mais se rendre familier de ses tourments, de ses amours et ses haines permet de donner du sens à la façon dont ses mots, très souvent polysémiques, doivent être entendus selon le contexte. Pour le dire plus solennellement, il s'agit d'appréhender l'*art d'écrire* par lequel cet auteur exigeant et même délibérément retors nous impose un certain *art de lire*.

## Une histoire d'engouements et de ruptures

L'histoire intellectuelle de Nietzsche épouse en effet en grande partie son histoire personnelle en tant que celle-ci est éminemment tissée d'affects. Quand on sait combien les affects seront réhabilités dans sa pensée, comme nous essaierons de le montrer, il devient légitime de se demander, comme il le fit lui-même dans l'autobiographie ultime qu'est *Ecce homo*, quels affects ont conditionné sa progression. Or,

Partie III, 1, « De l'interprétation à la valeur », p. 55

1. Paolo d'Iorio, « Préface – La volonté de puissance : de la psychologie à l'ontologie », in David Simonin (dir.), *Figures de la puissance dans la philosophie de Nietzsche*, en bibliographie.
2. Voir par exemple la préface à la *Généalogie de la morale*, citée *infra*, p. 30.

s'il est une caractéristique majeure du parcours de Nietzsche, c'est que sa quête de soi trouve des stimulants dans des rencontres qui sont toujours à la fois personnelles et intellectuelles. Des rencontres, mais aussi des ruptures : Nietzsche est schopenhauerien avant de se retourner contre la pensée de son « éducateur » ; il sera wagnérien jusqu'à Bayreuth puis consacrera quasiment le reste de sa vie à consommer sa rupture avec Wagner ; il sera évolutionniste après avoir lu Lange et Rée, mais anti-darwinien avec Spencer et Wilhem Roux, jusqu'à la mise au point de sa « généalogie » personnelle, etc.

Il ne faudrait pourtant pas conclure à une personnalité ou à une pensée inconséquente, bien au contraire. Nietzsche explore diverses hypothèses non par relativisme mais par souci de vérité – qui deviendra, une fois dépassé le mirage métaphysique et positiviste de « la vérité », souci de *probité* – en multipliant les points de vue possibles, pour ne retenir chaque fois que ce qui lui est nécessaire tout en rejetant fermement ce qui lui est incompatible. Si ses engouements (presque toujours suivis de rupture) semblent parfois irrationnels dans leur intensité, le projet sous-jacent, lui, demeure le même : comme l'a montré Patrick Wotling et comme nous essaierons de le retracer, les ambitions et les problèmes auxquels Nietzsche consacre son énergie restent assez constants[1] ; quant aux concepts, ils changent de formulation et parfois de portée mais ne se retournent jamais contre leur embryon premier, dont ils doivent plutôt être conçus comme les métamorphoses ou les développements.

III, 2, De la métaphysique à la morale, « La probité », p. 65

## 1870-1876 : première période, ou la naissance d'un philosophe à partir de l'esprit de la musique

Friedrich Nietzsche naît en 1844 à Röcken, aujourd'hui située dans le *Land* allemand de Saxe-Anhalt. Son père, pasteur luthérien comme son propre père avant lui, est précepteur de la famille royale. Sa mère est également fille

1. Voir notamment Patrick Wotling, *« Oui, l'homme fut un essai »*..., en bibliographie.

de pasteur. Friedrich grandit donc dans un milieu pétri de religiosité qui le destine à des études de théologie. Après la mort accidentelle de son père en 1849 et celle de son frère en 1850, il est entouré de sa mère et de sa sœur, à qui il restera lié toute sa vie quoique leur relation soit émaillée d'incompréhensions, de désaveux et de conflits.

Les premiers écrits de Nietzsche témoignent d'une intelligence précoce, érudite mais tourmentée, hantée par la mort du père et, déjà, préoccupée par la recherche de soi à travers la mise en récit et l'exploration heuristique de divers exercices de style. À 14 ans, le jeune Friedrich a déjà commencé un texte intitulé « Ma vie », qu'il reprend et augmente à plusieurs reprises ; il a aussi esquissé plusieurs compositions ambitieuses, dont une sorte de « cycle » dédié au roi ostrogoth Ermanaric, en variant les formes et les formules, prémices d'une poétique de la recherche et de l'approfondissement qui restera sa signature – et sans doute l'incarnation stylistique de son futur credo, inspiré d'une formule de Pindare : « Deviens ce que tu es »[1].

Dès l'enfance, également, il est doué pour le piano : il joue, compose et se rêve musicien. Au terme de son instruction première, il entre néanmoins à l'université de Bönn dans le but de devenir pasteur. Cependant, sa foi ayant été ébranlée notamment par les deuils, il s'oriente rapidement vers des études de philologie et se consacre dès lors à l'étude minutieuse des textes antiques et de leurs racines linguistiques et sémiologiques. Avec cette pratique de la lecture pour ainsi dire archéologique se constituera certainement une certaine approche des phénomènes – que Nietzsche souhaite « probe » et humble – en tant que réalités labiles et changeantes qui, de surcroît, ne se donnent à connaître qu'à travers leur réception et leur interprétation par différents vivants. Reconnu comme un étudiant brillant, Nietzsche se

1. Voir notamment Friedrich Nietzsche, *Premiers écrits. Le monde te prend tel que tu te donnes* (sélection), Paris, éd. du Cherche-Midi, trad. et présentation par Jean-Louis Backès, 1994.

verra confier une chaire de philologie à l'Université de Bâle à l'âge de seulement 24 ans, et avant même la soutenance de son doctorat : du jamais vu !

C'est à la fin des années 1860 qu'il s'émancipe de ces strictes recherches académiques. Il lit Arthur Schopenhauer, en qui il verra plus tard son premier et plus décisif « éducateur », mais aussi Friedrich Albert Lange (auteur d'une *Histoire du matérialisme*), Ralph Waldo Emerson et de grands noms de la littérature romantique germanophone et anglophone. Dans le même temps, il fait la connaissance de Richard Wagner, compositeur talentueux mais sulfureux qui n'ambitionne rien de moins que de réinventer l'opéra pour en faire un « art total » et bénéficie, pour ce faire, du soutien du jeune roi Louis II de Bavière qui l'admire éperdument. Nietzsche connaît déjà sa seconde épouse, Cosima, qu'il a rencontrée en 1869 lorsqu'elle était encore Madame von Bülow (c'est-à-dire mariée au chef-d'orchestre qui mit en scène le *Tristan et Isolde* de Wagner en 1865 !) et dont il dira encore à la fin de sa vie, avec la passion dont il sait faire preuve à l'endroit des femmes inaccessibles, qu'elle est « de beaucoup la voix la plus autorisée en matière de goût [qu'il ait] jamais entendue[1] ». Nietzsche est également séduit par le charisme de Wagner lui-même qui, comme lui à cette période, est fortement inspiré par le pessimisme de Schopenhauer. En 1872, sa première publication remarquée, *La Naissance de la tragédie à partir de l'esprit de la musique*, scelle à la fois son amitié pour Wagner et sa rupture avec la philologie proprement dite : beaucoup de spécialistes dénoncent une interprétation bien trop personnelle du développement de la tragédie grecque, alors que l'ouvrage sera pourtant l'un des livres de Nietzsche les plus appréciés du public.

1. *Ecce Homo* (1888), « Pourquoi je suis si malin ». Nietzsche lui envoie d'ailleurs l'ouvrage à sa parution, accompagné d'un mot : « Honorée Madame, l'unique femme que j'aie jamais véritablement vénérée… » (Nietzsche, *Ma vénérée. Lettres d'amour* choisies et présentées par Matteo Anastasio, trad. Delphine Ménage et Joséphine Antoine, Paris, éd. L'Orma, 2012).

Cette rupture méthodologique coïncide avec la critique « De l'utilité et de l'inconvénient des études historiques pour la vie » que Nietzsche formalise dans sa deuxième *Considération inactuelle* en 1874 : si le « sens historique », entendu comme regard en arrière et replacement des faits et des productions passés dans leur contexte, est nécessaire à leur interprétation honnête (sinon possiblement *vraie*), et même à toute vie humaine (à la différence des animaux qui, eux, se meuvent dans une sorte de présent continuellement recommencé à cause ou grâce à leur faculté d'oubli), trop de sens historique, entendu comme vaine érudition ou comme réécriture idéologique du passé au service d'une cause présente, peut s'avérer porteur de différents types de dangers. Un philosophe est né.

Nietzsche commence son parcours personnel, et sa révélation à lui-même s'accompagne d'abord d'un engagement pour le renouveau culturel par la musique : au côté des « wagnériens », il suit de près la mise en place du festival de Bayreuth. Toutefois, dès la première édition en 1876, il est déçu par le caractère mondain et grandiloquent de l'entreprise, toute à la gloire de la « culture allemande » à laquelle il croit de moins en moins et qu'il soupçonne de servir de caution à un nationalisme et à un militarisme croissants. À la suite de sa quatrième et dernière *Considération inactuelle* intitulée « Richard Wagner à Bayreuth » (1876), dont il dira plus tard qu'elle parle bien plus de ses propres qualités (idéales) que de celles (effectives) de son sujet, Wagner, les deux hommes s'éloigneront toujours davantage l'un de l'autre, jusqu'à leur rupture explicite en 1878.

## 1876-1886 : une deuxième période « positiviste », « historique » et « rée-aliste »[1]

C'est à la suite de la rupture avec Wagner, qui est par là même une rupture avec la pensée de Schopenhauer et avec toute exaltation sacrificielle ou ascétique d'inspiration chrétienne ou bouddhiste, que Nietzsche se lie d'amitié avec Paul Rée, qu'il a croisé plus tôt, en 1873, dans le milieu wagnérien. Rée, jeune professeur de philosophie, développe une approche utilitariste et conséquentialiste de la morale : selon lui, sont (inconsciemment) valorisées les mœurs qui ont une « utilité pour la vie » dans un contexte donné. Son ouvrage *De l'origine des sentiments moraux* (1877) inaugure une sorte d'« étude darwinienne de la morale » qui se veut scientifique mais, donc, *a-morale* au sens classique du mot.

III, 4, Socrate, Jésus, Paul et les chrétiens, p. 119

Nietzsche est enthousiasmé. Il y trouve la confirmation d'une intuition de longue date, ébauchée à travers son analyse de l'apollinien (principe d'ordre) et du dionysiaque (principe de décharge de jouissance) dans *La Naissance de la tragédie* : tout se recompose sans cesse, rien ne reste identique à soi ; la vie, pour ainsi dire, « travaille » dans le secret et dans l'instabilité. Reste à savoir, d'une part, ce qui rend raison des changements et, d'autre part, s'il est possible, partant, de les orienter selon certaines visées. La civilisation cesse dès lors d'être un donné, elle devient un *problème*[2].

En 1878 s'ouvre donc pour Nietzsche une phase que l'on peut qualifier de « philosophie historique » au sens d'une très longue histoire (incluant la préhistoire) à l'échelle

1. Certains commentateurs placent la césure entre la « deuxième » et la « troisième » période intellectuelle de Nietzsche non en 1886 mais en 1882, après la publication d'*Aurore* et le retour de sa maladie. Nous avons toutefois choisi 1886 non seulement pour lier les œuvres du début des années 1880 à celles de la fin des années 1870, puisqu'elles nous paraissent suivre un même fil rouge à prétention « scientifique », mais encore parce que l'écriture de préfaces, dénotant un retour sur soi de l'auteur, nous semble marquer une rupture importante, suffisamment perçue par l'auteur lui-même pour qu'il éprouvât le besoin de considérer la façon dont il laissait derrière lui une certaine version de lui-même et de sa pensée.

2. Voir notamment Patrick Wotling, *Nietzsche et le problème de la civilisation*, en bibliographie.

de l'évolution des espèces, prémisse de ce qui deviendra, à partir de 1887, sa méthode « généalogique ». En 1878, Nietzsche publie son premier ouvrage aphoristique, une autre expérience qui lui est inspirée par Rée, pour affirmer que les représentations morales (qui ne s'appelleront « valeurs », sans génitif, qu'à partir du *Gai Savoir*) ne sont aucunement des absolus intemporels mais bien des « choses humaines, trop humaines » (traduction plus exacte du titre *Humain, trop humain*) émanant de motifs sous-jacents. Cette thèse lui vaut une hostilité quasi-générale ! En 1881, son ouvrage *Aurore. Pensées sur les préjugés moraux* approfondit de manière personnelle la thèse selon laquelle les discours moraux sont les *produits* de circonstances qui leur sont par nature hétérogènes en proposant, pour répondre au problème qu'il s'est posé, des concepts nouveaux : le « sentiment de puissance » puis la « volonté de puissance ».

Le glissement du concept psychologique de « sentiment de puissance », lié chez l'homme au fait de surmonter des obstacles et de s'éprouver comme fort, à celui, physiologique, de « volonté de puissance » comme principe commun à tout organisme vivant et même à la « moindre parcelle » d'un organisme, semble s'être opéré en 1881 et s'incarne dans des notes posthumes dès 1882, même si le « sentiment de puissance » reste un objet du corpus nietzschéen. Nietzsche a probablement lu dès sa parution un ouvrage du biologiste Wilhelm Roux intitulé *La Lutte des parties dans l'organisme* (1881), qui substitue à l'idée darwinienne d'une évolution mue par le simple instinct de *conservation* celle d'un instinct d'*expansion* menant à une lutte à mort pour l'espace et la nourriture jusqu'au cœur des organismes et des cellules. Par la suite, après 1885, Nietzsche étendra même la « volonté de puissance » au monde inorganique (à travers l'attraction, par exemple), l'érigeant ainsi en propriété ontologique du monde[1].

III, 2, « Sentiment de puissance et volonté de puissance », p. 70

1. Voir Paolo d'Iorio, « Préface – La volonté de puissance : de la psychologie à l'ontologie », in David Simonin (dir.), *Figures de la puissance dans la philosophie de Nietzsche, op. cit.*

D'autres événements importants surviennent à cette période. En août 1881, alors qu'il voyage dans les Alpes suisses, Nietzsche se promène à Silvaplana, près de Sils-Maria (où existe désormais un musée Nietzsche), quand il fait l'expérience d'une révélation[1] qu'il consigne immédiatement dans un carnet : il est nécessaire que notre monde, et notre vie particulière en son sein, ait lieu un nombre infini de fois à l'identique. C'est, en quelque sorte, une question de probabilités cosmiques ! Comme il l'explique :

> Si l'on peut imaginer le monde comme une quantité déterminée de force et comme un nombre déterminé de centres de force [...], il s'ensuit que le monde doit traverser un nombre évaluable de combinaisons [...]. Dans un temps infini, chacune des combinaisons possibles devra une fois se réaliser, plus encore, elle devra se réaliser une infinité de fois[2].

*L'éternel retour* : voilà qui déplace le « centre de gravité » de la pensée ! En effet, dans une telle perspective, « la question que tu te poses pour tout ce que tu veux faire : "le voudrai-je de telle sorte que je le veuille faire d'innombrables fois ?", constitue la *pesanteur* la plus importante[3] ». Cette idée est déterminante pour la perspective de libération et d'acquiescement à la vie qui sera proposée ensuite à travers la figure de Zarathoustra (*amor fati*).

III, 5, « Dire oui au monde », p. 166
+ « Aimer son destin », p. 168

Entre-temps, en 1882, Paul Rée fait la connaissance d'une « jeune Russe » dont il tombe immédiatement amoureux : Louise von Salomé, surnommée Lou (future épouse Andreas). Il ne tarde pas à la demander en mariage et essuie un refus sans appel motivé par la volonté d'indépendance de la jeune femme. Tous deux s'accordent néanmoins pour rester amis et Rée, dans son enthousiasme, présente

1. Même s'il faut noter qu'une idée similaire est déjà présente chez Kant, Lange ou encore Düring.
2. FP 1881 11 [148], vol. V, ici présenté dans sa traduction par H. Albert dans l'une des versions du livre factice qu'est *La Volonté de puissance* (voir Partie II, 1, « Comment accéder aux œuvres de Nietzsche ? »).
3. FP 1881 11 [143], *ibid.*

sa nouvelle connaissance à Nietzsche un mois plus tard. Nietzsche tombe follement amoureux à son tour, se fait éconduire à son tour. Lou est bien plus intéressée par les relations intellectuelles que par un attachement physique qui, puisqu'elle est femme, serait susceptible d'entraver ses ambitions individuelles. Aussi convainc-elle ses deux soupirants de former avec elle un trio platonique, une « trinité » faite d'échanges philosophiques et de rêves de subversion morale. La cohabitation est néanmoins troublée par la jalousie que ne peuvent réprimer les deux hommes (surtout Nietzsche, qui en vient à effrayer Lou). La « trinité » prendra fin en 1883. Nietzsche n'en crédite pas moins l'émulation et l'excitation intellectuelles qui l'entourèrent, et le vide existentiel qui suivit, respectivement de l'écriture du *Gai Savoir* (1882), ouvrage débordant de joie, puis d'*Ainsi parlait Zarathoustra* (1883-1885), poème philosophique marqué du sceau de la solitude.

*Ainsi parlait Zarathoustra* peut néanmoins être lu comme un évangile nietzschéen, en son sens premier de « bonne nouvelle » : l'ouvrage est tout au service d'une révélation sur les ressorts du monde – la volonté de puissance, la nécessité de (vouloir) commander et de (devoir) obéir, la possibilité de l'Éternel retour – en même temps que d'un message de libération – épouser cette condition pour s'épanouir dans le « dire-oui » au monde, se rendre capable de créer ses propres valeurs et ainsi prodiguer de l'amour et de la beauté autour de soi. Certes, certains passages sont clairement provocateurs : ainsi de la caricature que Nietzsche-Zarathoustra dresse des prêtres, de la foule ignorante et malveillante, des égalitaristes (les « prédicateurs d'égalité » ne cherchant qu'à niveler ce qui les dépasse)… Ce livre est, à n'en pas douter, une puissante satire de la société démocratique et concurrentielle du XIX^e^ siècle qui, selon Nietzsche, plonge ses racines bien plus profondément dans la tradition chrétienne, tradition qui exalte l'humilité, la pauvreté et l'abnégation jusqu'au sacrifice de soi pour mieux masquer ses ambitions dominatrices et la médiocrité de ses désirs. L'ouvrage se veut néanmoins optimiste, en indiquant la métamorphose qu'il

III, 5, « L'homme est ce qui doit être dépassé », p. 161

faut laisser s'opérer pour se rendre capable de don gratuit, de joie d'exister sans contrepartie – y compris dans l'épreuve et la souffrance – et de puissance créatrice :

> La vie elle-même m'a confié ce secret, dit Zarathoustra : « Voici, m'a-t-elle dit, *je suis ce qui doit toujours se surmonter soi-même* »[1].

Une trajectoire peut donc être retracée, dénotant des approfondissements successifs, entre *Humain, trop humain* et *Aurore. Pensées sur les préjugés moraux*, *Le Gai Savoir* et enfin *Ainsi parlait Zarathoustra* (transition vers la troisième période). Dans les premières œuvres, Nietzsche a pris conscience de ce que la morale est faite de représentations purement humaines dont la sélection s'est un temps justifiée par une certaine utilité ; à partir du *Gai Savoir*, il les appelle « valeurs » et les redéfinit non seulement comme des productions humaines, culturelles et historiques, mais plus profondément comme des préférences si habituelles qu'elles ont été *incorporées* à un niveau physiologique. Le corps est ainsi prêt à devenir ce qu'il sera dans *Zarathoustra*, à savoir la « grande raison » disqualifiant la suprématie de la conscience et de la raison qui n'en sont que des émanations illusoires. Enfin, en théorisant de manière aboutie « l'inlassable volonté de puissance, ou de création continuelle, ou de métamorphose, ou de victoire sur soi-même[2] » dans *Zarathoustra*, Nietzsche adjoint au sens descriptif (tel est le processus de la vie) un sens prescriptif (tel est ce qu'il faut assumer pour produire une nouvelle morale) et dés-essentialise le corps lui-même, pensé non plus comme substance mais comme lieu où luttent et s'articulent les instincts.

L'ouvrage est également décisif en tant qu'il exprime clairement la thèse restée la plus célèbre de Nietzsche : « Dieu est mort ». Dieu est mort en ceci que le temps de l'unanimité des croyances chrétiennes qui lui donnaient corps tire à sa fin. L'âge que connaît Nietzsche voit en effet se précipiter une certaine déchristianisation ou sécularisation sous

1. *Ainsi parlait Zarathoustra*, II, « De la victoire sur soi-même ».
2. FP 1885, 35 [60], vol. XI.

les assauts du pluralisme idéologique (libéral), de l'éclectisme des goûts, du rationalisme scientifique ou encore de la passion de l'égalité encline au matérialisme moral (bien observée par Tocqueville), tout en reconduisant un conservatisme de façade puritain et hypocrite chargé de perpétuer les apparences d'une foi pourtant fragilisée et divisée. Cette période d'agonie des anciennes valeurs tandis que de nouvelles ne se sont pas encore imposées, Nietzsche l'appelle « nihilisme », à la fois *volonté de néant* (dévalorisation de l'existence charnelle ayant pour pendant la survalorisation d'une certaine vie de l'esprit et l'aspiration à la rédemption dans la mort) et *néant en guise de volonté* (fuite du problème de la civilisation dans la volonté égalitariste de confort et de tranquillité, donc de non-agir, et complaisance dans la plainte et le désarroi romantiques). Pour Nietzsche, l'époque du nihilisme porte à son paroxysme la *décadence* impulsée par le christianisme, dont le *Crépuscule des idoles* et *L'Antéchrist* expliciteront la portée civilisationnelle et existentielle.

III, 4, Le poison de la modernité : le nihilisme, p. 144

## 1886-1888 : « midi » et déclin. La maturité : puissance, éternel retour et croisade contre le christianisme

À partir d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, qui est complètement incompris ou dédaigné par ses contemporains – à l'exception, déplore-t-il, des antisémites ! –, Nietzsche se sent de plus en plus seul. Affront suprême : sa sœur Élisabeth épouse un agitateur antisémite et déménage avec lui au Paraguay, avec quatorze autres familles, pour mener une expérience de communauté de « race pure ». Il lui écrira sans ambiguïté en 1887 :

> Ton mariage avec un chef antisémite exprime, pour toute ma façon d'être, un éloignement qui m'emplit toujours de rancœur et de mélancolie.